À celle ou celui qui a choisi au hasard cette lettre dans l'espace de mémoire vive de Rivesaltes...

Rivesaltes... une liqueur dorée au parfum moiré, une sensation de bien-être envahissante...
Et, d'un coup, l'autre Rivesaltes, « Ribessaltès » comme disaient mes parents, le souvenir amer d'un camp de... concentration. Mes parents, ils ne l'ont pas connu ce camp-là. Pour eux et la plupart de leurs « compañeros », c'était Argelès, son sable gris et glacial, les rafales de vent, la mer moutonneuse et hostile.

Il ne l'a pas connu non plus, Dionisio, balayé par le franquisme depuis le fond de l'Espagne, la tête pleine de combats et d'espoirs, accrochant ses 24 ans au fragile piquet de son abri de fortune sur cette même plage d'Argelès en février 1939.
Si tant de réfugiés politiques espagnols ont pu par la suite raconter les terribles moments vécus dans ces camps de concentration d'Argelès, de Rivesaltes ou d'ailleurs, où le gouvernement français les avait parqués en guise d'accueil, s'ils ont pu partager avec leurs proches le souvenir de leur périple depuis l'enthousiasme des journées révolutionnaires dans la Barcelone de 36 et dans les collectivités aragonaises, jusqu'aux dures batailles sur les fronts anti-franquistes et jusqu'à l'âpre défaite sur les routes de l'exil, Dionisio lui, n'a pas connu l'intranquille tranquillité des souvenirs autour de la table de cuisine ou au coin du feu. Car sa ligne de vie s'interrompt brutalement en 1942 au camp d'extermination de Gusen, près de Mauthausen. L'horreur absolue.
Alors, les quelques moments qu'il a tracés dans les lettres envoyées à son amie bordelaise, lettres reçues, lettres conservées, lettres lacées, puis 60 ans après, lettres abandonnées au hasard du marché aux puces et dénichées récemment par un chineur attentif, feuilletées avec surprise, traduites de l'espagnol avec émotion. Ces quelques moments au bout d'une vie, les voici déportés dans une autre lettre confiée aujourd'hui à la mémoire en marche de Rivesaltes. Quelques moments glanés au rythme de ces lettres, modeste contribution à l'élaboration d'une mémoire intime et collective.

Valence, 3 juin 1937, jour anniversaire de sa correspondante et amie bordelaise Pierrette dont il vient de recevoir avec un immense plaisir une lettre. Dionisio dit s'être levé de bon matin pour lui écrire car il est submergé de travail. En quatre pages, il retrace son parcours du premier jour du soulèvement fasciste à son installation à Valence où son organisation, la Federacion Universitaria Escolar l'a requis. Sa lettre porte le tampon de cette structure « *Comité Exécutif*, *Secrétaire d'organisation* ». À son grand malheur, il n'a pu, en raison de sa myopie, intégrer l'armée « réorganisée » par la République et a été affecté à des tâches administratives. Il aurait voulu « aplastar al fascismo » plus directement sur le front, mais espère au moins être accepté comme armurier d'aviation. Il évoque les tristes récits de proches qui résident dans les zones occupées par les troupes franquistes et leurs bombardements criminels sans aucun objectif militaire. Il joint une photo à sa lettre en mentionnant qu'il aura 22 ans le 7 du même mois et qu'il est en pleine forme, « plus fort qu'un taureau ».

Que disait-il dans son courrier de 1938 ? L'enveloppe postée en République Espagnole a perdu sa date et son contenu...

11 mars 1939, il est en France, arrivé depuis quelques jours à Argelès-sur-Mer : « Campo n°4 de Infanteria, grupo 5, 3a Compañia, Argelès-Sur-Mer (Plage) » marque-t-il au dos de l'enveloppe. Il dit lui avoir écrit plusieurs lettres depuis Barcelone, restées sans réponse. Pierrette a-t-elle changé d'adresse ? S'est-elle mariée ? Penser à elle lui apporte un peu de quiétude. Pourrait-elle servir d'intermédiaire pour rentrer en contact avec sa propre famille restée en Espagne ? Une lettre rédigée en français cette fois, de sa belle écriture inclinée.

15 mars, c'est avec joie qu'il répond en espagnol à son amie !
Cela fait plus d'un mois qu'il est en France, pays qu'il salue comme terre d'hospitalité. Pour l'instant tout va bien pour lui et il se sent bien mieux que lorsqu'il marchait vers la frontière à travers la montagne et qu'il devait s'arrêter à chaque kilomètre pour reprendre souffle. Il n'a pas de nouvelles de sa famille restée à Valence, sait que la maison familiale du village a été détruite par une bombe, mais qu'ils ont été épargnés. Il se languit de la rencontrer, elle qu'il ne connaît que par sa photo prise sur la plage d'Arcachon et envoyée en 1937. Pourront-ils un jour danser la valse ?
Il n'a pu se concentrer pour lui écrire en français, d'autant qu'il ne dispose que d'un modeste dictionnaire et que depuis le début de cette lettre, sa hutte faite de joncs et de couvertures s'est envolée deux fois jusqu'à la mer... Conserver cet abri a été le travail permanent de la journée. Trente fois interrompu, c'est à la lumière vacillante d'une bougie qu'il achève ce courrier.

Fin mars, sans encore de réponse de son amie, il lui écrit, en français cette fois. Il souhaite lui rendre visite, ne sachant pas quand il pourra retourner en Espagne, en tout cas jamais dans la maison de ses parents écrasée par une bombe. S'il n'a pas écrit plus tôt, c'est qu'il était très occupé par les réparations de sa baraque, le vent qui la fait trembler, la pluie qui coule sur les couvertures, les réparations à l'aiguille ou au fil de fer, et la construction d'une nouvelle cabane avec ses

compagnons. Un de ses amis, boulanger, pourrait bientôt « sortir d'ici » et rencontrer son amie bordelaise. Aurait-elle la possibilité de lui envoyer un livre, sur l'agriculture par exemple ? Il n'a pu conserver qu'un dictionnaire et voudrait tant lire pour lutter contre l'ennui. Il voudrait être près d'elle et accompagner sa solitude.

Une lettre sans date et dont manque la dernière page. Au dos d'une enveloppe tamponnée du 20 mars 1939, il mentionne le lieu d'expédition : « Champ de Concentration, Argelès-sur-Mer (Plage) ».

Le 31 mars il envoie une missive de deux pages en espagnol à son amie. Il vient de recevoir sa lettre et se félicite de son bon rétablissement après un souci de santé. En même temps il a trouvé le courrier de sa mère Pilar Blasco à qui il avait écrit vingt fois sans réponse, ce qui est le lot commun de ses compagnons, ajoute-t-il. Il craint d'attirer des ennuis à sa famille et voudrait que son amie réexpédie ses lettres depuis Bordeaux vers Valence, pour que la provenance ne soit pas Argelès. Il ne comprend pas ce qu'elle lui écrit au sujet du courrier et du « vaguemestre ». Comme ils ne peuvent pas sortir du « campo de concentracion », ils n'ont pas d'autre moyen pour envoyer les courriers.

21 avril : il est encore sans nouvelles et écrit plein d'appréhension pour l'état de santé de son amie. À moins que sa lettre ne se soit perdue. Pas de lettre de sa mère non plus. Sa vie est inchangée à Argelès, mais le printemps leur permet de « goûter les plaisirs de la plage ». Une courte lettre, qui termine sur les politesses habituelles envers les parents de sa correspondante.

22 mai, il répond avec un peu de retard à Pierrette qui revient d'une convalescence à la campagne. Il attendait de savoir s'il serait déplacé dans un autre camp dont il aurait pu lui préciser l'adresse. Il joint une lettre pour sa mère et explique en espagnol qu'il est possible qu'il parte au Mexique, ne pouvant rentrer en Espagne où l'ambiance lui serait « insupportable ». En ce moment, il pleut presque tous les jours à Argelès. Au camp, la vie est plus intéressante car il donne des cours et il étudie l'anglais. Ils font toujours leur cuisine et tout un tas de travaux. Le temps passe vite. Bientôt 4 mois qu'il est en France et toujours l'envie de la voir : il faudra qu'elle use de patience pour comprendre son français bancal...

Dans sa missive du 12 juin, Dionisio accuse réception d'une carte postale de son amie qui y avait joint une lettre de sa mère dont l'enveloppe portait la mention « Censura Militar, Valencia del Cid ».
Peu de nouvelles filtrent de ses amis restés au pays : certains sont morts, d'autres en prison. À Argelès, ils sont moins nombreux : « Nous étions plus de cent mille, aujourd'hui seulement nous restons environ huit mille réfugiés ». Ils sont mieux lotis et les petits abris initiaux ont disparu. Ils logent maintenant dans des baraques de bois et métal. Ils ont construit un toit, une terrasse et un jardin, et il évoque le plaisir d'écrire sur une table aux premières heures du jour avec le chant des oiseaux face aux montagnes. Ah...! Le plaisir du corps dans l'eau, la vue des Pyrénées, le sable et le soleil. Et toujours les pensées envers son amie « cœur aimant et caressant ». Mais il passe à l'espagnol pour confier sa crainte de la gêner par ses propos et présente ses excuses. Il se vit tel un hérisson qui dresse ses piquants pour se protéger au risque de blesser involontairement.
Il souligne qu'il y aura, le mois suivant, trois ans déjà que la vie « normale » a disparu pour les Espagnols. Il faudra s'y faire et l'étude est un bon remède : enseigner et être enseigné ! Lui même donne des cours de français...
Tamponnée par la poste d'Argelès-sur-Mer le 14 juin, l'enveloppe de cette lettre n'était pas timbrée, mais Dionisio avait dessiné le contour dentelé d'un rectangle figurant un timbre où il avait écrit « Réfugié Espagnol ». Les postiers avaient été compréhensifs !

C'est depuis le camp du Barcarès, 20 kilomètres plus au nord, qu'il écrit le 28 juin une longue lettre, d'abord en français, puis en espagnol. Il semble que beaucoup des réfugiés d'Argelès devront être déplacés comme lui vers le Barcarès ou vers Saint Cyprien. Il a fait le parcours en camion et a pu entrevoir « un peu de la vie libre » : les terrasses des cafés, les magasins achalandés, de quoi donner envie de faire le tour du monde. Ce qu'il fait en imagination...
Heureusement ses journées sont remplies à craquer : étude, cours, gymnastique... Pourrait-il abuser de sa bonté en lui demandant de réexpédier une lettre vers sa mère à Valence, et en jouant les pénibles avec ses discours ? N'arrive-t-il pas que dans les relations entre amis ou amoureux, l'humour et les petites farces complices soient partagés ? Et il poursuit avec Morphée, dont les bras sont si accueillants... Mais peut-on rêver éveillé ? Il s'imagine dans une ville, celle où elle réside, elle qu'il aimerait tant voir. Mais il veut être réaliste. Il ira sans doute en Amérique, comme un de ses amis de baraque qui devrait prendre départ de Bordeaux et pourrait ainsi passer la saluer.
Il s'est permis ces divagations car il ne pouvait envoyer sa lettre de suite : il attendait de disposer de ses deux timbres du mois, selon la règle au camp du Barcarès. Il n'a pu se procurer qu'une feuille de papier de bonne qualité et l'a utilisée pour sa famille afin de ne pas attirer l'attention de la censure espagnole qui a resserré sa surveillance. Il ressent plus que jamais un besoin d'affection féminine et espère ne pas l'offenser.

Le 18 août 1939, Dionisio écrit depuis le camp de l'Eychauda par le Pelvoux, dans les Hautes Alpes. Il a intégré la 88ème Compagnie de Travailleurs Espagnols. Il n'a pas eu de nouvelles de son amie depuis son départ d'Argelès malgré ses diverses lettres. Il passe à l'espagnol pour formuler quelques reproches et dire qu'il se console en regardant sa photo où son sourire est si aimable. Il espère ne pas l'avoir contrariée en donnant à une autre personne son adresse à Bordeaux. C'était seulement parce qu'il craignait de perdre le contact avec ses amis logés dans d'autres camps. Tous ont été déplacés de façon intempestive. Il déplore n'avoir pas assez de timbres pour lui écrire et avoir dû dépenser les 20 francs de son salaire du mois en timbres pour ses lettres vers l'Espagne. Heureusement, il vient de recevoir de bonnes

nouvelles de sa famille.
Le temps passe trop vite : huit heures de travail au pic et à la pelle, les formations, les repas...Il reste peu de liberté. La région est très pittoresque, fréquentée par des randonneurs et depuis le haut des montagnes on voit l'Italie. Il a pu faire des photos le dimanche et il les enverra par la prochaine lettre.

27 septembre 1939, Dionisio écrit toujours depuis le camp de l'Eychauda à son amie dont il est resté longtemps sans nouvelles. « Cet horrible cauchemar de la guerre frappe à nouveau ». Il poursuit en espagnol, pour dire qu'ils travaillent même le dimanche afin de mettre à profit le reste de beau temps et qu'il n'a pas de lumière pour écrire la nuit. Il la remercie d'avoir assuré le relais d'information avec ses amis et sa famille dont les adresses ont changé. Avec les 18 ou 20 francs de salaire mensuel il parvient à faire face à ses frais et il décline la proposition d'aide qu'elle a formulée, sauf pour des timbres. Avec sa compagnie de travailleurs ils construisent une route toujours au pic et à la pelle, mais bientôt ils changeront de chantier. Il joint une lettre et une photo pour qu'elle les réexpédie à sa mère : il est le sixième en partant de la gauche, debout au dernier rang. À défaut de pouvoir partir la retrouver, il lui enverra une autre photo !

La compagnie de travailleurs a été transférée à Embrun, toujours dans les Hautes-Alpes et c'est de là que Dionisio écrit le 25 octobre 1939. Le climat est meilleur, car il faisait très froid à l'Eychauda. Ils sont toujours en pleine nature mais moins isolés, ils entendent les bruits de la civilisation. Cependant les gens n'ont pas le droit de leur parler... Bientôt neuf mois qu'il est en France, beaucoup se sont découragés et sont rentrés en Espagne, mais il résiste, grâce à son caractère optimiste même si certains jours il éprouve une rage de mille diables! Il envoie la photo promise.

Le 1er novembre, Dionisio fait réponse à son amie en se félicitant d'avoir enfin eu des nouvelles, car il ne savait rien d'elle depuis son arrivée à Embrun. « Ma vie est toujours la même avec le même but : celui de la résistance. Ceux qui résisteront plus, ils réussiront. » Et c'est en espagnol qu'il poursuit pour lui dépeindre romantiquement la joie qu'il ressent à la réception de ses lettres et lui demander de ne pas tarder à lui répondre.
Le 5 du mois il poursuit cette même lettre après de dures journées de travail et un transfert dans une ferme. Il passe son peu de temps libre parmi les livres qu'il a réunis : *Don Quichotte* de Cervantes et *L'homme de cour* de Balthazar Gracian. Sa bibliothèque ambulante compte également une encyclopédie et une *Géographie Générale* qui pèsent bien leurs cinq kilos dans le sac à dos... Il a reçu des nouvelles de sa famille et de ses amis en Espagne, dont certains ont dû chercher un nouvel emploi. Il a espoir que la guerre actuelle ne durera pas et que « la raison et le droit triompheront avec la France et l'Angleterre ».

Le 6 novembre il envoie une nouvelle lettre mais seule nous reste l'enveloppe timbrée.

9 janvier 1940. Dionisio dit en espagnol avoir bien reçu la carte de vœux de son amie et celle de sa mère. Il écrit depuis Saint Mihiel, sa Compagnie de Travailleurs ayant été envoyée dans la Meuse. Il a passé plusieurs jours à effectuer le voyage et ce coin de France « est d'une humidité désespérante ». La lettre est courte, à peine une page, la plus courte qu'il ait envoyée à son amie. Il conclut en français: « Bien amicalement ».
Et c'est la dernière que nous connaissons de lui...

Le 2 février, la mère et la sœur de Dionisio écrivent à l'amie bordelaise qui n'a pas répondu depuis deux mois à leur précédente lettre. Selon les dernières nouvelles reçues de Dionisio il y a déjà quelques temps, tout était couvert de neige et gelé autour de lui et il faisait moins 23 degrés (hiver particulièrement rigoureux cette année-là). Elles envoient une photo où elles figurent toutes les deux, le regard fixe et d'une grande tristesse.

Le 14 mars 1940, c'est Vincent Ripolles, un compagnon de Dionisio à Saint Mihiel qui écrit longuement à Pierrette, mais à l'insu de son ami. Dans un français maîtrisé il lui donne des nouvelles et intercède afin qu'elle se manifeste par une lettre. Son ami est sans courrier de sa part depuis si longtemps. « Frère spirituel » de Dionisio, il est depuis trois ans à ses côtés et entre eux il n'y a pas de secrets. Témoin des joies puis des tristesses de son ami, il dit l'abattement actuel de Dionisio qui se sent abandonné : « Je crois que vous l'avez à peu près oublié » et « comme je vous sais intelligente, c'est à vous de décider ».

Il n'y aura pas d'autre lettre dans la liasse où figurent également plusieurs photos de Dionisio : jeune homme au visage avenant et lunettes cerclées, au loin perché sur un pont vertigineux, assis dans l'herbe avec un ami, en groupe sur le bord d'une corniche, ou devant un chalet à l'Eychauda.

Qu'est devenu Dionisio ?

Nous ne savons presque rien, mais voici ce qui pu être reconstitué de son parcours ultérieur :

- prisonnier de guerre à Luckenwalde (Allemagne), jusqu'à octobre 1940
- au Stalag XII D de Trèves d'octobre 1940 au 21 janvier 1941
- entré à Mauthausen (Autriche) le 25 janvier 1941
- transféré à Gusen (près de Mauthausen) le 8 avril 1941
- mort le 13 octobre 1942 à Gusen I.

Les deux camps Mauthausen et Gusen I étaient les seuls camps du système concentrationnaire nazi en Europe classés « camps de niveau III », ce qui signifiait qu'ils étaient destinés à être les camps les plus durs à l'intention des « ennemis politiques incorrigibles du Reich ». Mauthausen-Gusen était plus particulièrement destiné à l'élimination par le travail de l'intelligentsia des pays occupés par l'Allemagne lors de la Seconde Guerre Mondiale.

Les prisonniers étaient issus de toutes les catégories d'« indésirables », mais les personnes cultivées et les prisonniers politiques formaient la majorité des détenus. Durant la guerre, de nombreux groupes de républicains espagnols furent transférés à Mauthausen et ses sous-camps. La majorité d'entre eux avaient fui en France après la victoire de Franco et furent capturés par les forces allemandes après la Bataille de France de mai à juin1940 ou livrés par les autorités du Régime de Vichy. Le plus important groupe espagnol arriva à Gusen en janvier 1941. Au début de l'année 1941, presque tous les polonais et les espagnols furent transférés de Mauthausen à Gusen.

Aussi longtemps qu'il me souvienne, j'ai toujours su l'existence des camps de concentration où l'administration française a enfermé parents et amis, réfugiés espagnols de février 39. Mes parents en parlaient à la maison ouvertement, toujours en les nommant « de concentration » sans euphémisme, et évoquant ces moments de désillusion profonde, de précarité extrême mais aussi de forte solidarité née entre compagnons d'infortune. Pour moi, les autres camps de concentration, ceux inscrits dans les livres d'Histoire, ceux des nazis, relevaient d'un pan de l'histoire mondiale plus éloignée, plus « officielle ». Et c'est là dans cette distance entre mon vécu et mon savoir scolaire que le parcours de Dionisio a redessiné le chemin menant des uns aux autres. Chemin parcouru par nombre d'espagnols et d'opposants aux régimes fascistes. Chemin qui reliait ma mémoire intime d'enfant d'exilés à celle d'un fantôme de l'Histoire qu'une succession de hasards amenait dans ma vie quotidienne.

Un jour, il y a quelques mois, un ami m'appelle et me demande s'il m'est possible d'aider une de ses connaissances à traduire des lettres rédigées en espagnol. Je réponds positivement et suis rapidement contactée. Le contexte de sa démarche étant à ses dires un peu inhabituel, l'intéressé préfère me rencontrer pour m'expliquer.

Je fais alors la connaissance de Michel B. D'un air quelque peu cérémonieux et mystérieux qui réussit à vraiment m'intriguer, il tire du gros cartable dont il s'était muni un classeur et des documents. Des lettres.

Il se définit comme un « découvreur de traces », et me raconte comment il a trouvé ces lettres. Plus encore que l'Histoire, ce qui le motive et l'intéresse, c'est les petites histoires des petites gens, celles qui justement font aussi la « grande ». Les fragments laissés-pour-compte, sur le point d'être perdus, mais qui, saisis avant l'oubli définitif et regardés avec attention disent l'intimité des êtres. Chiner des documents écrits est devenu une passion. Plus tard il nous confiera que dénicher ces écrits, abandonnés ou survivant à leurs propriétaires, parfois revendus, rejoignait son histoire personnelle. Chez lui enfant, pas de livres, ni de photos, juste un petit dictionnaire qui le fascinait. Peu de mémoire familiale, des liens très distendus avec son père, presque « privé d'histoire personnelle » donc, confie-t-il.

Cette passion de chercheur de traces, il s'y adonne depuis plusieurs années, régulièrement et méthodiquement. Il organise ses passages sur les marchés aux puces de la ville. Ici un livre écorné mais au titre intrigant ; là un carnet relié maison et couvert des notes d'une femme qui s'avérera être une déportée ; plus loin, s'échappant d'un classeur, une liasse dactylographiée de papiers pelures ayant appartenu à un syndicat dans la clandestinité ; et puis là : un paquet de lettres liées, adressées à Pierrette Espiau, 270 cours de La Somme à Bordeaux et dont certaines portent le tampon de la censure espagnole !

Ces lettres il les a ramenées chez lui avec gourmandise. Il a tenté de les lire, comprenant de suite qu'elles recelaient quelque chose de singulier. Mais il s'est heurté à la langue, ne pouvant saisir que les parties écrites en français par leur auteur, Dionisio. Alors il a mené une sorte d'enquête à la recherche d'indices sur la destinataire, une certaine Mademoiselle Pierrette. Il est allé voir sa maison, a retrouvé son lieu de travail, mais n'a guère recueilli d'autres informations si ce n'est sur l'existence d'un fils vivant à l'étranger. Sans doute les effets de Pierrette, et donc ces lettres, avaient-ils été vendus ou confiés à quelque brocanteur lors de son décès.

Michel B. avait par ailleurs établi des contacts avec des associations spécialisées et avait fini par pouvoir fiabiliser l'itinéraire de Dionisio qui se révélait tragique, de l'Espagne jusqu'aux camps de la mort.

En même temps, il continuait à chercher une aide pour traduire les lettres. Avant de croiser ma route il avait même posé des petites annonces à l'université de Bordeaux.

Voilà comment je me suis trouvée mêlée à la recherche de ce chineur de l'oubli et précipitée dans l'histoire que mes parents avaient eux-mêmes vécue : l'utopie révolutionnaire de l'Espagne de 1936, la défaite devant les troupes de Franco et de ses alliés nazis, la « retirada », les camps de concentration à la frontière, les Groupements de Travailleurs Espagnols contraints à la fortification de la ligne Maginot (mon père aussi y avait été réquisitionné), la condition de prisonnier de guerre dans la débâcle de l'armée française (mais là, mon père avait réussi à fuir les allemands et retraversé toute la France vers Bordeaux en poussant son maigre bagage dans un landau récupéré !). Et ultime stade de la tragédie à laquelle ils avaient, eux, échappé : les camps de la mort.

Grâce à quoi j'étais là et pouvais plonger aujourd'hui dans l'univers de Dionisio, au fil de la traduction chronologique des différentes lettres que je renvoyais régulièrement à Michel. Lecture chronologique qui me fit vivre des moments d'émotion intense, comme si le fantôme de Dionisio reprenait corps et vie à l'évocation du visage souriant de son amie, photographiée sur une plage ensoleillée. Qui saura jamais quels sentiments ont fait conserver à Pierrette ces lettres d'un ami disparu, victime du mal absolu.

Ensemble avec Michel, nous avons imaginé prolonger les recherches vers l'Espagne et la possible famille de Dionisio, ou regrouper toutes les informations et leur donner une autre dimension, un livre ou un sujet de documentaire cinéma, pourquoi pas ?

Dans tous les cas, cette histoire a donné naissance à un lien amical et au croisement d'histoires personnelles aux coïncidences inattendues.

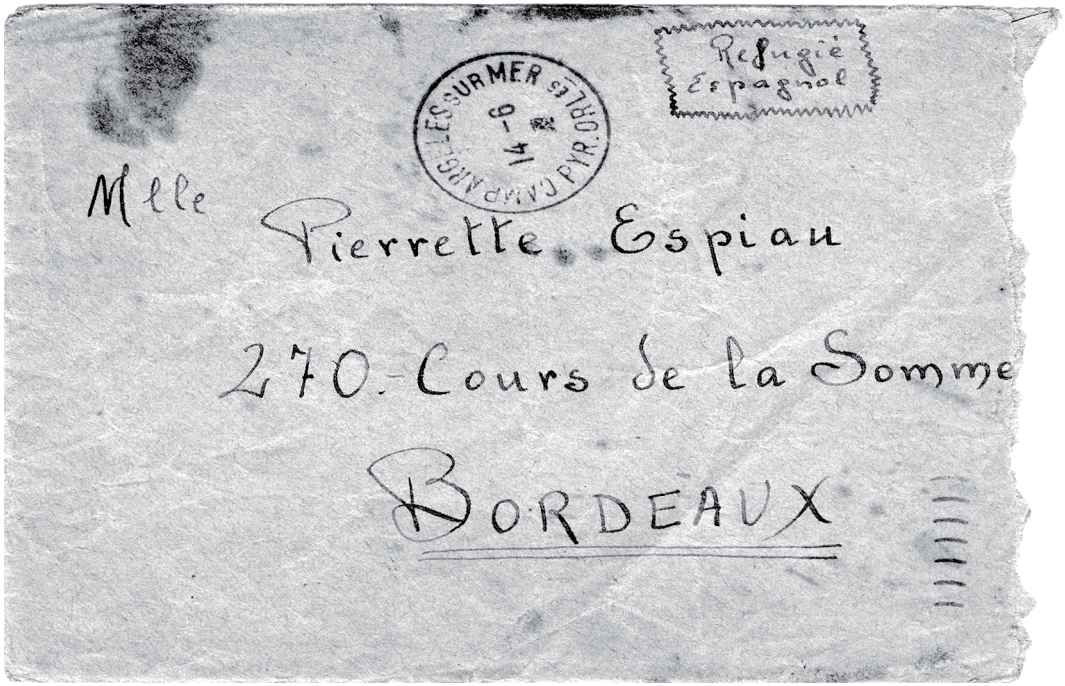
Il me tenait à cœur de vous parler de cette aventure et de vous transmettre ces quelques fragments du parcours de Dionisio Garcès Blasco, né le 7 juin 1915 dans la petite ville de Ojos Negros (Yeux Noirs, toponyme qui ne s'invente pas !), dans la province de Teruel, à 130 kilomètres au sud de Saragosse, en Espagne.

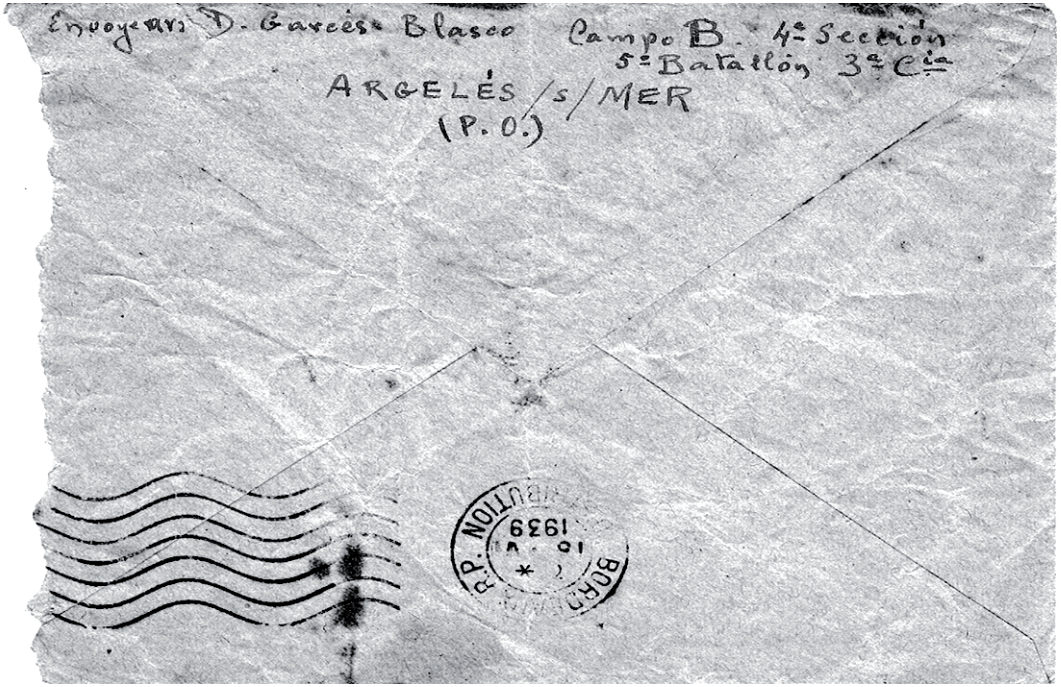
Il aurait pu fêter 100 ans cette année, mais il est figé dans une éternelle jeunesse à l'âge de 27 ans.

Son histoire fait partie de notre histoire collective, celle à partir de laquelle nous construisons le monde de demain.

Pessac, le 30 septembre 2015
Esméralda Laborda Travé

A mi apreciada Pierrette.
Su amigo
Dionisio Garcés.
NOVELA


Refugié Espagnol
CAMP ARGELES SUR MER
14-6
PYR. ORLES
Mlle
Pierrette Espiau
270. Cours de la Somme
BORDEAUX


Envoyeur: D. Garcés Blasco Campo B. 4ª Sección
5º Batallón 3ª Cía
ARGELÉS /s/ MER
(P. O.)
R.P. NOLTON
1939

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com